

Michaële-Andréa Schatt, les dessous de la peinture

Entretien avec Karim Ghaddab

L'artiste développe une picturalité complexe où les procédures techniques induisent des retournements, des inversions, des écarts, des fragmentations d'images. L'ensemble de cette œuvre, avec le travail consacré à la céramique, tresse les trois axes du paysage, du corps et du textile.

Karim Ghaddab | Faire de la peinture, aujourd'hui, relève d'une forme d'obstination. Cela suppose notamment le maintien d'un lien particulier et comme organique au passé, à la mémoire et à l'héritage. Comparativement à des formes et des techniques jugées plus en phase avec l'actualité, la peinture ne se caractérise-t-elle pas, précisément, par une certaine inactualité constitutive ? Dans ton travail, je remarque une dialectique entre la ligne et la tache, le trait et la trouée, le ténu et la masse, et tu parles souvent de la nécessité de tenir ou tirer "le fil". De quel fil s'agit-il ?

Michaële-Andréa Schatt | Ne pas le perdre, ne pas le rompre ! Comme ces dentellières que l'on faisait travailler dans les caves humides pour empêcher que le fil sèche et se casse. Le fil, c'est principalement le Lien, une certaine forme de filiation. La pratique de la peinture peut être assimilée à une pratique mémorielle marginalisée qui traverse les époques.

Je pensais à ce texte de Frances A. Yates, *L'Art de la mémoire*, où elle montre comment la pensée et l'imagination se sont structurées sur les images et les lieux dans le monde occidental. Pour moi, la peinture n'est pas du tout inactuelle, c'est un outil simple, direct et révélateur. C'est aussi, dans une sorte de creux, de silence et de pénombre, l'expression d'une "fatigue de l'exigence sociale". Pierre Fedida décrit cet état de creux comme un lieu où le temps est gelé, dilaté, où la respiration se fait autre. Un espace où il est possible de reprendre son souffle, de respirer.

Cette mise à l'écart, ou plutôt cet écart, est ce qui marginalise la peinture et la rend indésirable. Il s'agit pour moi de se donner du temps, donner du temps pour donner à voir.



Ci-contre :

Vermeer.

La dentellière.

1670-1671, 24,5 x 21 cm. Musée du Louvre, Paris.

À droite :

Pensées hybrides.

1999-2000, 240 x 185 cm, technique mixte sur toile.

ACTU

Galerie Isabelle Gounod, Paris.
Du 19 décembre 2008 au 21 février 2009.

